

Les fins adieux *suivi de* La vengeance

Thomas Pavel

Volume 26, numéro 6 (156), décembre 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31201ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pavel, T. (1984). Les fins adieux *suivi de* La vengeance. *Liberté*, 26(6), 22–31.

THOMAS PAVEL

LES FINS ADIEUX suivi de LA VENGEANCE

LES FINS ADIEUX

Malgré sa dureté, la loi interdisant les hauts sentiments ne connut pas le succès escompté. Les interdictions trop brusques favorisent la transgression; les pénuries appellent le marché noir. Un ami de Gloss saisit l'occasion pour tenter de faire fortune. En mettant à profit des lacunes de la loi, il ouvrit une de ces maisons à lanterne rouge qui à la tombée de la nuit accueillent des passants honteux, à la démarche furtive. Un jour, il y amena Gloss.

Situé près de l'ancien port, l'établissement s'abritait dans les bâtiments peints en gris d'un entrepôt désaffecté. Une fois dans le vestibule en béton, les visiteurs montèrent quelques marches et, passant à travers une deuxième porte, ils se trouvèrent dans une vaste cour intérieure couverte de gazon. Une femme d'un certain âge vint à leur rencontre; elle s'enquit de leurs goûts et désirs. En rougissant, Gloss bafouilla quelques mots sans suite; heureusement son ami l'entraîna sans tarder vers les vastes salons ornés de miroirs et de cierges.

«Notre maison est partagée en trois régions, expliqua-t-il à Gloss. Dans la première, nous initions nos visiteurs à l'attachement. Nos tarifs encouragent les hôtes à y passer une nuit entière, voire toute une semaine. Il revient moins cher de rester ici plusieurs

jours qu'une heure, quoique nous acceptions aussi les visiteurs pressés.»

— Mais cela ne paraît-il pas étrange? fit Gloss, qui n'appréciait pas les plaisirs coûteux.

— Si, répondit son ami. Au premier abord, beaucoup hésitent, craignant quelque guet-apens. Mais après l'entrevue, la plupart reviennent pour une fin de semaine, pour de courtes vacances. Nos filles savent prodiguer aux visiteurs les soins les plus patients et les plus tendres. Non! au tout début elles ne résistent pas aux avances. Ce serait commencer trop tôt, compromettre le développement. Le premier soir, elles se conduisent en beautés indulgentes, heureuses, prêtes au plaisir.

— Il n'est pas étonnant que les visiteurs reviennent, soupira Gloss, de nouveau tenté. Son hôte sourit:

— Certains désirent même rencontrer d'autres pensionnaires. Faut-il le dire? Nous évitons de les contrarier; on leur offre des filles nouvelles, mais à des tarifs soudainement exorbitants. La deuxième, la troisième sont prévenues qu'elles auront affaire à un «curieux»; aussi lui réservent-elles mille petits désagréments, car il est tellement aisé pour une femme de démoraliser un homme, tout en faisant semblant de lui céder! Le curieux, offensé et sans comprendre ce qui lui arrive, retourne de son propre chef à sa première partenaire, qui selon le cas le couvre d'affection ou l'accepte dignement, comme si en dépit de l'offense de son ami, obscurément perçue, elle ne pouvait s'empêcher d'éprouver toujours pour lui une attraction profonde et silencieuse. J'ai dit *son ami*, car à partir de ce moment l'attachement du visiteur devient assuré. Des tarifs de plus en plus avantageux encouragent ces liens. Nous entourons les couples de touchantes attentions, de petites aubaines et complaisances.

— Et si le curieux persiste à courir les jupons?

— Cela est rare, mais s'il le faut, nous employons des moyens plus forts: on lui administrera sournoisement une piqûre qui provoque tous les

symptômes — faux, bien entendu, passagers aussi — des maladies vénériennes.» Gloss pâlit. «Mais rassurez-vous, continua son hôte, nous n'avons eu que deux de ces cas. Les récidivistes sont rares, ce n'est pas là notre inquiétude. Nous craignons plutôt l'excès de sentiments. Tous nos clients passent par la fureur du mariage. Pendant cette période, dont je ne sais pourquoi nous persistons à nous moquer, car elle ne manque sûrement pas de charme, un des détails les plus délicats à régler est le passé de la pensionnaire. Car, même amoureux, nos clients ne sauraient oublier qu'ils ont connu l'objet de leur passion dans la condition la moins enviable. Nous racontons chaque fois une charitable histoire selon laquelle la présence de la brave fille chez nous était due à quelque contretemps. Cette personne, ajoutons-nous, n'avait aucunement eu l'intention de pratiquer l'infâme commerce; si elle avait cédé si complaisamment à son partenaire, c'était par un goût soudain, surprenant même, et dont elle se repentirait amèrement si l'issue n'en avait pas été si heureuse.

— Et on vous croit?

— Figurez-vous que oui! Tel est le besoin de ces êtres que la loi prive injustement d'idéaux! Et pourtant nous ne saurions leur permettre d'épouser nos filles. Pensez à la difficulté que nous aurions à remplacer un personnel que nous formons nous-mêmes à grands frais; par ailleurs, nous concevons notre mission comme ayant une nature spirituelle, contraire aux arrangements matrimoniaux.»

L'orateur se tut pendant quelques instants. Il prit le ballon de cognac, le huma d'un air méditatif, et le reposa sur le guéridon doré. Regardant Gloss dans les yeux, il reprit:

«Arrivés donc à cette période de leur initiation, nos patients sont prêts à accéder à la deuxième région. Les filles y déménagent dans de coquets appartements dont les frais sont entièrement couverts par leurs amis.

— Sage investissement! s'exclame Gloss.

— En effet! Les aubaines offertes au tout début

sont maintenant récupérées au centuple, car parmi les signes du vrai amour la munificence a de tout temps été le plus notable. Le changement prévu s'opère insensiblement. Les ébats amoureux deviennent plus subtils, plus enivrants, moins fréquents aussi. Nos couples s'engagent sur la voie sans retour des sentiments profonds. L'éroussement naturel du désir vient à notre aide; nous y rajoutons d'ailleurs un peu, en recommandant à nos filles d'accentuer légèrement la monotonie d'un rite qui n'occupe plus déjà le centre de gravité. Pour sauvegarder l'agrément de ces liaisons y a-t-il d'autre moyen que la noblesse des sentiments? C'est précisément celui que nos clients choisissent, avec une unanimité qui constitue notre plus belle récompense.

— Vous faites sûrement appel à des conseillers, à des psys! demanda Gloss. Mais son hôte ne parut pas l'entendre.

— Deux ou trois mois après l'accession à la deuxième région, continua-t-il, les rapports physiques s'arrêtent tout à fait. Vers la fin de cette période, que tous nos fidèles s'accordent à estimer comme la plus heureuse de leur vie, ils comprennent que leur amour dépasse infiniment tout objet de notre univers. Rencontrer encore l'origine mondaine du grand élan vers le Tout contredit fâcheusement leur désir croissant de perfection. La présence de l'amie finit par alourdir l'amour dans son épanouissement mystique. Il est grand temps qu'elle prenne résidence dans la troisième région, surnommée l'*empyrée*. De strictes règles régissent ce domaine: une fois passée dans l'*empyrée*, l'amie acquiert des traits sacrés: nul n'a le droit de la revoir, ou de lui écrire. Exalté de bonheur, le fidèle renonce à tout désir charnel et s'engage à ne plus jamais revenir en ces lieux. La cérémonie dite «des fins adieux» est le moment le plus émouvant de toute l'initiation. Dans la chapelle déserte, l'amant et l'amante éteignent solennellement les douze cierges bénis; ils se prêtent serment de fidélité et se séparent à jamais.

Essuyant furtivement une larme, l'ami de Gloss

ajouta d'une voix changée:

— Certes, tout n'est pas que beauté et transparence dans cet arrangement. L'amant accepte de subvenir aux besoins de son amie jusqu'à la fin de ses jours. A cet effet, il signe un contrat aux termes duquel il s'oblige à nous verser régulièrement des sommes considérables. Mais cela a-t-il de l'importance, tant qu'il aura acquis le désir lumineux, l'admirable sagesse? Quant à la troisième région, vous aurez déjà deviné qu'elle n'existe pas. Après les fins adieux, nos filles reviennent s'installer dans leurs anciennes chambres, prêtes à recevoir de nouveaux clients.»

L'affaire prospéra pour un temps; la vigilance de la police y mit toutefois fin avec brutalité. L'ami de Gloss écopa de plusieurs années de prison; les filles se dispersèrent. Quant aux bâtiments, un entrepreneur débrouillard les convertit en condominiums.

LA VENGEANCE

En voyage à Pont-aux-Glyptes, Gloss s'installa pour un temps chez L. Il se lia d'amitié avec les voisins, étudiants sans le sou et retraités aux voix fluettes, qu'il conviait à prendre le thé dans le salon. A son retour du travail, L. devait commander des pizzas et monter des caisses de bières avec l'aide d'un candidat sénégalais en histoire de l'occultisme. Hésitant entre le désir de passer la nuit chez son amie et la peur de laisser l'appartement à la merci de ces inconnus, il s'affairait autour d'eux, les entourait de soins nerveux. Desservir n'aidait pas, car lorsque tasses, assiettes, cendriers, cannettes remplissaient le comptoir dans la cuisine, Gloss se mettait à raconter des histoires invraisemblables du vieux pays.

Ainsi le récit de Dji, le beau de la banlieue nord d'Ausserstadt. Bel animal, haut, les épaules carrées, les hanches étroites, des mâchoires puissantes, la balafre aux joues légèrement grêlées, Dji passait le plus clair de sa jeunesse à rendre heureuses les mères de Nordendorf, dont les maris s'épuisaient à longueur de journée dans les mines de cuivre nouvellement ouvertes. Reçu chez les prudes et chez les délurées, Dji était réputé infatigable: il assouvissait tous les goûts, sans jamais se laisser assouvir. Après avoir fait le tour du quartier, il passait la soirée au bistrot, en la compagnie de copains éblouis, devant lesquels il exhibait les jolis cadeaux reçus: chaussettes ou gants de laine, chemises de jour ou de nuit brodées de fil rouge, saucisses ou pâtisseries, parfois même des billets crasseux de cent klés pliés en huit.

Il advint qu'un nouvel instituteur fut nommé à Nordendorf. C'était un de ces êtres timides, fort empêchés de leur personne, peu attentifs aux autres et qui passent leur vie à se reprocher des imperfections imaginaires. Veuf, il vivait seul avec sa fille Julie, une adolescente frêle et tachée de son. Dji n'aurait vraisemblablement pas remarqué la jeune personne, si dans un instant malencontreux, le père n'avait pas

accepté la direction de la société locale pour la tempérance et les bonnes mœurs. Il y fit du zèle, obtint de la police la fermeture des bistrots à neuf heures du soir, selon un règlement non abrogé, mais que personne ne respectait, il partit en croisade contre les rixes et bagarres de samedi soir, demanda au propriétaire du cinéma de se montrer plus vigilant à l'égard des jeunes désordonnés qui hantaient le balcon, etc. Délogés de fiefs naguère incontestés, les amis de Dji crièrent vengeance. Un soir de beuverie, Dji s'engagea solennellement à s'occuper de l'affaire. La pruderie de Julie n'avait échappé à personne; aussi fut-on d'accord à punir le père en séduisant la fille.

La prise de contact se fit sans difficulté. Au défi des normes de la banlieue, Julie, qui n'avait pas seize ans, s'afficha avec Dji dans la rue, au bistrot; pendue à son cou, elle se laissait embrasser à la vue de tout le monde, pis même, elle répondait lestement aux baisers de Dji, tout en promenant sa petite main osseuse sur le beau corps musclé du jeune étalon. Car, tel qu'on l'apprit par la suite et dans de regrettables circonstances, Julie aussi en voulait à son père. Le pudibond personnage, mortifié d'avoir choisi un métier peu lucratif, voulait éviter à sa fille les revers d'une vocation sans avenir; or Julie remplissait chaque jour les pages de ses cahiers (papier scolaire surfin) d'une grosse écriture de jeune fille sage et têtue. Déjà son père avait détruit sans les lire deux de ses romans, dont les titres *Prête à tout* et *Cri de volupté* lui avaient fait présager un dérèglement coupable de l'imagination. Cet acte barbare n'empêcha point la jeune personne de persévérer en cachette; de surcroît, elle décida de faire enrager son persécuteur par tous les moyens, dont Dji.

Elle le paya cher toutefois, car les compagnons du séducteur couvrirent les murs de graffitis sans pitié, où le nom et l'anatomie de Julie se disputaient la curiosité du public. Un scandale considérable se développa autour de l'affaire. On traduisit Julie en conseil de discipline; son père y prit part et fit passer pour grandeur d'âme ce qui n'était que la rage d'un

père humilié. Son témoignage révéla l'existence des essais littéraires compromettants; jugée au début la victime innocente d'un habile séducteur, Julie devint la jeune effrontée, perdue par ses vices. Exclue de l'école, elle fut envoyée comme interne dans un lycée sévère dans l'est du pays.

A peine fut-elle partie, que l'affaire rebondit de la manière la plus curieuse. On vivait alors les dernières années avant la censure; à la faveur d'une liberté provisoire, l'industrie et les lettres prospéraient paisiblement. Une tolérance croissante encourageait les publications osées et les spectacles grivois. Signe prémonitoire des catastrophes à venir! s'écriait Gloss, ces produits impudiques remplaçaient les anciennes sources de force et de joie: la vie des saints et les romans feuilletons.

Cet automne-là, l'attention des lecteurs fut attirée par un petit livre qui après plusieurs tirages modestes devint soudainement un best-seller. Signé du nom de Julie, l'ouvrage racontait minutieusement les exploits amoureux d'un bon-à-rien du nom de Dji, vivant à l'ombre des jupes dans une banlieue ouvrière ressemblant singulièrement à Nordendorf. On y reconnut sans peine ses maîtresses et le détail de leurs plaisirs coupables. Sous peu, les bonnes gens de Nordendorf s'arrachaient l'incriminant écrit; il y eut de troublantes querelles domestiques; dans quelques cas peu s'en fallut qu'on n'en arrivât au crime. Des visages ravagés, insomniaques, peuplaient la rue. Pleurs et cris s'échappaient des demeures déchirées. Dji perdit son ascendant; on le soupçonna de connivence avec l'auteur du livre, qui de toute évidence ne pouvait être que la perverse lycéenne. Craignant la fureur de leurs maris désormais avertis, offensées de se voir offertes à la risée générale, les dames de Nordendorf fermèrent la porte au nez de Dji. Il savait à peine lire, les nouveautés culturelles étaient son dernier souci; il ne comprit donc pas les raisons de sa disgrâce soudaine. La vanité et le respect humain l'empêchèrent de s'ouvrir aux amis. Solitaire, taciturne, il sombra dans l'alcoolisme.

Mais ce n'est pas tout, sifflait Gloss, en agitant sa tête de taureau aux yeux injectés de sang. Tôt ou tard les malheurs de *Dji* furent devinés ou appris. On voulut lui ouvrir les yeux; on lui offrit le livre et on lui en fit la lecture à haute voix. Ebahi, il écouta la description de ses aventures, tantôt en riant aux éclats, tantôt proférant jurons et menaces à l'adresse de l'auteur. Autour d'une table crasseuse dans un recoin enfumé du bistrot, on lui lisait tous les soirs un chapitre. Interrompue de rires homériques, de coups de poing sur la table, d'éloges et de questions impudiques, la lecture avançait inéluctablement. *Dji* en aima assez le début, qu'il prit comme un hommage à ses dons. Il en fut même consolé de la perte de ses maîtresses, et goûta pour un temps les plaisirs symboliques de la renommée. Mais cela changea bientôt. Vers la moitié du livre, le personnage rencontre une jeune fille frêle, tachée de son. Persécutée par un père timide et inexorable, elle décide de s'en venger en séduisant le don Juan de la banlieue. Chose dite, chose faite. Le pauvre badaud se laisse prendre, sans flairer le piège. Il se flatte de conquérir des faveurs qu'on lui accorde volontiers; il goûte à l'amorce, mais sans comprendre qu'il ne fait que ce qu'on veut bien lui faire faire. De longues pages s'attardent sur sa gaucherie; amant malhabile, *Dji* ne parvient à prendre les privilèges qu'on lui dispense qu'au bout d'efforts prolongés et ridicules. Assouvissant à la hâte ses besoin ennuyeux, il néglige les pistes qu'on lui indique généreusement. Des scènes cocasses dans le grenier de l'école, pendant les heures de cours, montrent un *Dji* vaniteux et fragile, lourd de parole et inexpert dans le plaisir. Dégoûtée de tant de maladresse, la fille quitte le ridicule personnage, change de résidence et compose un roman qui rend publique l'inanité de son amant. La rumeur du livre arrive aux oreilles de celui-ci. Entouré d'amis, il se fait lire l'ouvrage au fond du bistrot; il essaie d'en arrêter la lecture, mais ses amis excités insistent pour qu'on arrive à la fin de cette œuvre cruelle et véridique. Sa vanité déchirée, le personnage met fin à ses jours.

Le vrai Dji n'alla pas si loin; rendu mélancolique par la cruauté des femmes, il s'adonna de plus en plus à la boisson. Par une nuit brumeuse de fin d'octobre, un camion qui roulait les phares éteints le renversa à quelques pas du bistrot. Il mourut une demi-heure plus tard dans l'ambulance qui le menait à l'hôpital.